

en même temps que les évêques et l'ambassadeur d'Espagne, il est rentré au Mexique à l'ombre et sous la protection du drapeau français.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES.

L'Agence Havas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :

Turin, 21 décembre.

Le steamer la *Sardaigne*, qui conduisait Garibaldi à Caprera, a été obligé, hier, par le mauvais temps, de rentrer à Livourne. Le bruit court que Garibaldi songe à aller à Naples.

Naples, 21 décembre.

Le journal officiel de Naples réfute l'article de la *France* qui, en s'appuyant sur le rapport du général de Lamarmora relatif au brigandage, insinua que l'unité italienne était impossible. Le journal officiel dit que la diminution des bandes prouve le succès des troupes et que la coopération des habitants à l'œuvre répressive est l'indice de leurs aspirations unitaires. Le journal officiel affirme enfin que la sûreté publique s'est beaucoup améliorée, les crimes ayant été réduits de moitié, et les vols ayant presque entièrement cessé.

Naples, 22 décembre.

Un corps de troupes françaises et italiennes, combiné sous les ordres du major Lachelli, a dispersé les restes de la bande de Tristany sur la frontière pontificale.

Le journal officiel de Naples annonce que le ministère s'est fait envoyer à Turin tous les documents relatifs à la *Camorra*, afin d'étudier les mesures à prendre pour arriver à la destruction complète de cette association.

Emprunt italien, 72.80.

Vienne, 21 décembre.

Plusieurs journaux annoncent que la division turque commandée par Dervisch-Pacha a franchi la frontière du Monténégro et qu'elle a occupé Rabina et Glaviza, pour y construire un fort.

Les Monténégrins se préparent au combat. Quatre Voïvodes ont déjà mis leurs hommes sur pied.

Le secrétaire du prince Nicolas a protesté, à Vienne, auprès des représentants des grandes puissances.

Turin, 22 décembre.

Il a été donné lecture aujourd'hui au Sénat et à la Chambre des députés du décret royal de prorogation de la session parlementaire. La *Gazette officielle* publiera incessamment le décret de clôture.

M. Ricassoli a refusé de faire partie de la commission d'enquête chargée d'étudier la question du brigandage.

COURS DE LA BOURSE.

Cours de clôture.	le 22	le 23	hausse	baisse
3 % ancien.	69.70	69.70		
4 1/2 au compt.	97.75	97.75		

CHRONIQUE LOCALE ET DÉPARTEMENTALE.

Ville de Roubaix.

Bureau public pour le Titrage des Soies et le Numérotage métrique des fils de tous genres.

AVIS.

Messieurs les Commerçants, Industriels, Filateurs, Négociants et Commissionnaires sont informés que, par décret impérial en date du 15 Janvier 1862, la ville de Roubaix a été autorisée à annexer à la Condition publique, un Bureau pour le TITRAGE DES SOIES et le NUMÉROTAGE MÉTRIQUE DES MATIÈRES TEXTILES.

L'organisation de cette utile annexe a demandé quelque temps, parce que

L'Administration n'a voulu reculer devant aucuns frais, pour se procurer des instruments de choix et de précision pour le dévidage, le pesage, etc., afin de donner au commerce et à l'industrie toutes les garanties désirables.

Chaque essai sera fait sur la denrée écrite et signée de l'un des intéressés.

POUR LA SOIE, l'épreuve sera faite sur trois flottes prélevées dans chacun des six matreaux choisis dans six parties différentes du halot présenté, ce qui produira dix-huit essais dont le poids moyen déterminera le titre métrique au kilogramme.

POUR LE NUMÉROTAGE MÉTRIQUE DE TOUTS LES AUTRES FILS, l'épreuve portera sur six échées prélevées dans six masses ou torques différentes; le résultat moyen déterminera le nombre de mille mètres au kilogramme.

Ainsi le bulletin relatera :

1° POUR LA SOIE, le poids à l'air libre de chacune des dix-huit flottes; POUR LE COTON, LA LAINE, etc., le poids de chacune des six échées d'épreuve; le tout avec la 3^e décimale. — Ce renseignement mettra les intéressés à même d'apprécier la régularité ou l'irrégularité du fil;

2° Le titre ou numéro rectifié, au kilogramme, basé sur le conditionnement à l'absolu, lorsque ce second contrôle sera réclamé en même temps

La longueur des écheveaux d'épreuve, qui, dans la pratique, est : de 476 mètres pour la soie; de 710 mètres pour la laine; de 500 et de 4,000 mètres pour le coton, sera portée, pour les essais du Bureau public, à une longueur régulière de 500 mètres.

Cette différence dans la longueur des échées d'épreuve aura entre autres avantages celui de favoriser l'adoption de règles communes pour le dévidage des matières textiles en rapport avec le système métrique.

Quant aux fils de coton et de laine, le numéro au kilogramme ne causera aucun embarras, puisqu'il suffira à ceux qui ne voudront pas l'adopter, de prendre la moitié du résultat porté au bulletin pour obtenir le numéro au demi-kilogramme.

Enfin, pour faciliter l'appréciation du commerce et de l'industrie, le bulletin indiquera, à titre officieux, en regard du titre métrique au kilogramme, la conversion à l'ancien titre à l'échée de 476 mètres pour la soie, et à celui de 710 mètres pour le fil de laine.

Le tarif de chaque opération est fixé par le décret précité, pour les soies, à 2 fr.

La constatation du numéro métrique des fils de laine, coton et autres matières textiles donne lieu à la perception d'un droit de 4 fr.

Ce service est placé sous la surveillance des Administrateurs de la Condition publique et, par conséquent, rentre dans les attributions du Directeur du même établissement.

L'ouverture du BUREAU DE TITRAGE ET DE NUMÉROTAGE MÉTRIQUE est fixée au 2 Janvier 1862.

LE DIRECTEUR DE LA CONDITION PUBLIQUE ET DU BUREAU DE TITRAGE,

A. MUSIN.

Roubaix, le 18 Décembre 1862.

Vu et approuvé :

LES ADMINISTRATEURS DE L'ÉTABLISSEMENT,

JULIEN LAGACHE,
A. MIMEREL FILS,
CONSTANTIN DESCAT,
A. DELFOSSE,
FRANÇOIS FRAZEL.

Nous croyons devoir rappeler que l'Administration des postes, à partir du 1^{er} janvier prochain, ne prendra plus que 1 p. 100 sur les envois d'argent. Jusque-là, la taxe de 2 p. 100 continuera à être perçue.

De plus, le poids des lettres circulant dans l'arrondissement postal du bureau sera élevé à dix grammes au lieu de sept et demi.

M. l'abbé Vallez, aumônier de l'hospice de Roubaix, vient d'être nommé aumônier de l'hospice du Quesnoy, (arrondissement d'Avesnes.)

M. l'abbé Vandebœueque, vicaire d'Anzin, est nommé aumônier de l'hospice de Roubaix.

On nous écrit pour se plaindre du mauvais état du *Chemin-Vert*, qui conduit à l'école de Tilleul.

L'attention de l'Administration vient d'être appelée sur la nécessité d'améliorer cette voie; nous ne doutons pas que la demande qui lui a été adressée ne soit prise en considération.

Dimanche matin, vers onze heures, un domestique montant un cheval de prix, rentra en ville par la rue du Grand-Chemin, lorsque l'animal, devenu tout à coup furieux, emporta son cavalier jusqu'à la rue de l'Hospice où il vint s'abattre près du trottoir et fut tué sur le coup. Le cavalier n'éprouva fort heureusement qu'un étourdissement passager.

Il avait eu, du reste, en présence du danger qu'il courait, la précaution de quitter les étriers un instant avant la chute.

Dimanche soir, une servante qui avait accorde l'hospitalité à un de ses pays, fut surprise par la rentrée inattendue de son maître. S'esquivant par l'escalier des appartements, entra précipitamment dans la première chambre qui s'offrit à ses yeux fut pour notre pays l'affaire d'un instant.

Mais le maître lui-même entra bientôt dans cette chambre et pendant qu'il changeait de vêtement il aperçut avec surprise, sous le lit, les deux jambes de l'intrus.

Après lui avoir administré sur place une vigoureuse correction, il enferma celui qu'il avait pris pour un malfaiteur et fit prévenir la police. Le malheureux captif, peu soucieux d'ajouter à ses infortunes le désagrément d'une nuit passée en prison, ouvrit la fenêtre, et sautant du premier étage dans la rue vint tomber aux pieds d'une femme du voisinage.

Sa chute n'eut d'autres suites qu'une remarquable contusion à la figure, dont il se gardera bien d'expliquer la cause.

Le sieur Desplanque, ouvrier à Wasquehal, auteur d'un grand nombre d'escroqueries commises dans les cantons de Roubaix et de Tourcoing vient d'être condamné par le tribunal correctionnel de Lille, à l'audience de ce jour, à trois ans d'emprisonnement et cinq ans de surveillance.

On lit dans le *Nouvelliste de Rouen* :

Si nous sommes bien informés, le Conseil-d'Etat, réuni avant-hier en assemblée générale, aurait approuvé toutes les dispositions relatives au chemin de fer de Rouen à Amiens, et dont le sous-général est déjà connu de nos lecteurs.

Pourquoi le gibier devient-il de plus en plus rare? C'est ce que cherche à savoir le gouvernement, qui a ouvert une enquête à ce sujet. Puisqu'on demande l'avis de chacun, voici celui d'un habitant de la Charente-Inférieure, et il nous frappe par sa simplicité et la force de sa logique. Ce qui se passe dans ce département peut s'appliquer aux autres localités. Ce n'est pas parce qu'on ferme la chasse trop tard mais parce qu'on l'ouvre trop tôt, que le gibier diminue. Lorsque, le 15 août dernier, les bois et les champs de la Charente-Inférieure se trouvaient envahis par des chasseurs venus en foule de tous les points du département et des quatre départements qui l'entourent, des lièvres tout jeunes ne pouvant encore courir, des perdreaux n'ayant pas la force de voler, furent massacrés par centaines; ils étaient pris pour ainsi dire dans leurs gîtes ou dans leurs nids.

Si ce gibier avait eu la force de fuir, les chiens et les chasseurs n'en auraient pas détruit la moitié, et ceux qui auraient échappé au désastre auraient peuplé les champs et les bois. Fermez la chasse un mois après son ouverture, vous n'empêchez pas le dépeuplement du gibier puis qu'il est presque entièrement détruit dans les premiers jours; mais ouvrez la deux mois plus tard et le gibier aura acquis la force et l'instinct dont il a besoin pour échapper à la mort. Il serait également utile d'ouvrir la chasse le même jour sur tout le territoire français. On éviterait ainsi sur un même point les grandes agglomérations de chasseurs, qui occasionnent la perte du gibier. (Indépendant.)

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 21 décembre 1862.

Sommes versées par 48 déposants, dont 12 nouveaux. fr. 7,607

46 demandes en remboursement. 4,300 26

Les opérations du mois de décembre sont suivies par MM. A. Delfosse et L. Eeckman, directeurs.

Les ateliers étant fermés le jour de la NOËL, le journal ne paraîtra pas Jeudi soir.

Pour toute la chronique locale, J. RAZOUX.

THÉÂTRE.

Les anciens disaient qu'il fallait saisir aux cheveux l'occasion, cette déesse volage qui ne fait que paraître et disparaître. Notre directeur a suivi ce précepte, non pas en prenant aux cheveux une des actrices les plus aimées de la capitale, mais en lui offrant, par dépêche télégraphique, un engagement pour quelques représentations, engagement qu'elle a accepté. Sitôt parle, sitôt serv!

C'est donc dimanche dernier que M^{lle} Scriwaneck a fait sa première apparition sur notre scène. Nous avions déjà vu cette charmante actrice sur le premier théâtre de ses succès; mais jamais elle ne nous avait fait autant de plaisir que dans la *Femme aux œufs d'or* et surtout dans le *Gamin de Paris*.

La première de ces deux pièces est une bouffonnerie très amusante, grâce au talent que montre l'actrice dans ses diverses transformations. *Sierra Morena* est bien véritablement une *Manola* de Seville et elle dans la *cachucha* comme nous supposons qu'on la danse sur les bords du Guadalquivir. *Miss Brick à brack* est la meilleure charge qu'on puisse faire de ces Anglaises raides et guindées qui mettent, pour la première fois, leur pied mignon

sur les quais de Calais ou de Boulogne. Elle chante sa mélodie britannique avec des inflexions de voix et des mouvements de physionomie capable de faire rire dans sa perruque le grand chancelier assis sur son sac de laine. Enfin le jeune Espagnol qui vient de gagner l'honneur de sa sœur, *Sierra Morena*; porte à ravir un costume aussi brillant que coquet et joue du fleuret comme un spadassin consommé.

Dans le *Gamin de Paris*, M^{lle} Scriwaneck déploie des qualités toutes différentes. Ici, c'est le talent d'observation, l'étude des plus petits détails, l'imitation tellement parfaite qu'elle se confond avec la vérité. Dans l'origine le rôle de ce méchant gamin, si sensible, si délicat, si courageux qui doit mourir sur l'échafaud, à ce que dit sa bonne grand'mère, parce qu'il a perdu sa casquette, ce rôle était joué par un homme, c'était un tour de force rarement heureux et, malgré l'incontestable talent de Bouffe, malgré sa vivacité, sa pétulance, l'illusion ne pouvait être complète et sous la blouse de Joseph on apercevait toujours un petit vieillard. M^{lle} Scriwaneck a restitué à ce beau rôle son véritable caractère. L'insouciance de l'enfant, son langage, ses jeux, ses mouvements, ses attitudes, tout cela est du naturel le plus parfait, et puis, quand la pièce tourne au drame, quand le gamin se fait homme, comme il le dit lui-même, quel sentiment vrai de l'honneur de la famille, quel parfum d'honneur dans sa franchise avec le général! On rit et l'on pleure tout à la fois et la satisfaction qu'on éprouve de voir ce bon petit frère réussir dans son entreprise fait passer sans qu'on s'en aperçoive sur le peu de vraisemblance du dénouement.

L'effet a été grand sur notre public et l'on a été presque surpris que la piquante grisette du Palais-Royal, fut en même temps une excellente comédienne. Voilà qui nous promet quelques bonnes soirées et quelques bonnes recettes pour la direction; car les nombreux spectateurs qui, malgré un temps affreux, n'ont pas craint de s'aventurer dimanche dans le quartier du Fontenoy, n'ont certainement pas regretté le voyage et y reviendront toutes les fois qu'un pareil attrait leur sera offert.

Le temps nous manque pour parler de la manière dont M^{lle} Scriwaneck a été secondée. Bornons-nous à dire que M. Gabriel s'est fort bien acquitté du personnage d'un neveu aux expédients dans la femme aux œufs d'or, que M^{lle} Antonia dont les progrès sont très remarquables a tiré le meilleur parti possible dans le *Gamin de Paris* d'un rôle fort ingrat et que malgré une extinction de voix gagnée en voyage, notre nouvelle diuègne a joué de manière à nous persuader qu'on a fait en elle une bonne acquisition.

CORRESPONDANCE.

Nous publions sous notre responsabilité légale le résumé suivant extrait de nos correspondances :

Paris, 22 décembre 1862.

Paris est en pleine agitation, en pleines sollicitudes de jour de l'an. Les magasins sont étincelants et encombrés de visiteurs. Malheureusement pour les marchands, et aussi pour les quêtisseurs ou quêtesuses d'étrennes, il y a contre un acheteur vingt curieux. Mais il reste encore neuf jours d'ici à la Saint-Sylvestre.

La brochure intitulée *l'Unité de l'Italie*, qui cause une si forte émotion dans le monde politique est attribuée à M. de Bourqueney. Diverses causes retardent jusqu'au 15 janvier, dit-on, la publication du nouvel écrit de M. Proudhon sur le même sujet.

On parle d'une pétition au Sénat, élaboree par une commission composée de juriconsultes et ayant pour but de demander la révision de plusieurs articles du Code d'instruction criminelle et du Code

verait certainement pas d'abuser de son nom pour une vengeance personnelle. Car vous savez aussi bien que moi que l'affaire entrainera des longueurs et que, si même vous obtenez de faire vendre Walby, vous n'aurez pas votre argent plus tôt qu'en acceptant ma proposition.

— Le diable m'emporte si je puis consentir à aucun arrangement; je m'en tiens à ce que j'ai dit, repliqua Fuselberg, et Mathias junior de faire chorus d'une voix imposante.

— Il me semble, monsieur, que vous feriez mieux de vous taire que de jouer le rôle d'un perroquet! s'écria le baron irrité, en toisant d'un regard fier et méprisant le prétendant de sa sœur.

A ces mots, le laesman, avec toute l'importance de son incontestable dignité et de sa vaste corpulence, se plaça devant son fils comme pour le protéger.

« Retenez votre langue, je vous prie, dit-il au baron. Que signifient, monsieur, ces discours offensants et grossiers? Croyez-vous qu'un honnête bourgeois se soucie beaucoup d'un gentilhomme ruiné, réduit à mendier de porte en porte une misérable caution pour sauver son mince patrimoine obéré? Non monsieur, laissez-là cette fierté qui n'est de mise qu'avec vos pareils; ici, dans notre sanctuaire de la justice, et envers un homme qui a les moyens d'écraser et de réduire à néant votre orgueil d'aristocrate, elle est, Dieu me damne, tout à fait déplacée. »

Un mugissement comme celui des vagues agitées par une violente tempête retentissait aux oreilles du baron; le sang lui bouillait dans les veines, et lui gonflait la poitrine en affluant vers son cœur. Malgré ce dévorant incendie intérieur, il restait calme en apparence, et son visage

était si pâle, si blanc, qu'à le voir ainsi immobile et à demi appuyé sur sa cravache, on l'aurait pris pour une statue de marbre. Jamais l'infortuné n'avait subi une humiliation si profonde, jamais il n'avait fait si amèrement l'expérience de sa déplorable situation. Il ne put prendre sur lui d'adresser encore un seul mot à cet homme grossier. Il remit silencieusement dans sa poche son inutile caution, sortit en affectant de faire bonne contenance, et descendit dans la cour, où il rencontra les membres du tribunal revenant de l'église. Le bailli lui fit un salut plus profond qu'à l'ordinaire; ce fut à peine s'il y répondit. Il allait sauter en selle, quand il se rappela qu'il n'avait pas payé le fourrage de sa monture. Il rentra donc dans l'auberge pour régler ce petit compte. Cela fait, il traversait rapidement la cour, sans jeter les yeux ni à droite, ni à gauche, pour rejoindre son cheval qui l'attendait en hennissant, quand il sentit une main se poser légèrement sur son épaule.

« Excusez-moi, monsieur le baron, lui dit une voix humble, d'oser me permettre de vous déranger; mais monsieur Bundler m'a expressément recommandé de vous remettre ce billet avant votre départ. »

Le baron se retourna et vit à ses côtés le complaisant Lidner dans une attitude respectueuse, une main sur la poitrine comme d'habitude, tandis que de l'autre, il lui présentait un papier. Charles le prit; il ne contenait que ces quelques lignes au crayon :

« Monsieur le baron, si vous avez le temps d'attendre dans ma chambre la fin de l'audience d'aujourd'hui, je me flatte de pouvoir vous mettre dans une disposition

d'esprit un peu plus calme que celle qui semble s'être emparée de vous. »

G. BUNDLER.

Un rayon de joie éclaira le visage de Charles.

« Je mène mon cheval à l'écurie, dit-il, et je vous serai très-obligé, monsieur Lidner, de me conduire ensuite à la chambre de monsieur Gothard. »

Lidner s'inclina de nouveau avec respect. C'était l'homme le plus serviable du monde, et son plus grand bonheur était de pouvoir faire plaisir à quelqu'un. Il répondit lentement en lixant sur Charles, d'un air interrogateur, ses petits yeux gris foncé :

« Entièrement à vos ordres, monsieur le baron. Mais si j'osais faire une proposition, j'ai du temps à moi et je pourrais bien conduire d'abord monsieur le baron, puis revenir ensuite m'occuper du cheval. J'aime tant les chevaux! je le traiterais aussi bien que celui de monsieur le bailli, notre superbe gris pommelé, qu'on n'attelle que dans les grandes occasions. »

— Merci, merci, mon cher monsieur Lidner! votre offre est faite de si bon cœur que je ne puis la refuser. »

Vers cinq heures, le baron, qui était dans la chambre de Gothard, attendait à la salle d'audience, fut saisi d'un violent frisson lorsqu'il entendit appeler son affaire et qu'il distingua la voix rude de Fuselberg. Il se mit à marcher à grands pas; mais son état de surexcitation morale par suite de la scène violente du matin, et puis la fatigue et la faiblesse — car il avait passé la nuit à cheval et n'avait rien pris depuis la veille — déterminèrent une sorte de fièvre, et il finit par tomber épuisé sur le sofa.

Gothard, qui entra environ une heure après, vit avec une profonde compassion le triste état de Charles. Il en devina une grande partie la cause et comanda bien vite une bouteille de vin, un poulet rôti et quelques accessoires. Après avoir mis lui-même le couvert, il s'approcha du baron.

« Pardonnez-moi, je vous prie, lui dit-il, d'avoir pris jusqu'à présent si peu de soin de mon hôte; il m'a été impossible de quitter un seul instant l'audience. Mais maintenant me voilà mon maître pour toute la soirée, et, si vous ne dédaignez pas de partager mon dîner, nous causerons ensuite de votre affaire, laquelle ne m'inspire plus la moindre inquiétude depuis que je sais le nom de la personne que Fuselberg représente. »

Le regard plein de reconnaissance, Charles tendit le bras vers Gothard; ils se serrèrent cordialement la main et ils se mirent à table. Avec le plus aimable empressement, Gothard se conduisit plutôt en serviteur qu'en amphitryon; il cherchait sans cesse à prévenir les desirs de son hôte silencieux et défait, desirs bien modestes, il est vrai, car l'indisposition du baron croissait en raison de ses efforts pour en triompher. Appuyé sur le bras de Gothard, il regarda bientôt le sofa, où ils s'assirent tous deux.

« Monsieur, dit alors Charles d'une voix émue, à quoi suis-je redevable de l'intérêt si vif et si sincère que vous me témoignez, et qui, en ce moment, ranime mon cœur comme une rose bienfaisante? J'ai vu déjà beaucoup souffrir dans ces derniers temps, et aujourd'hui ce misérable Fuselberg m'a tellement mis le sang en ébullition que j'en ai la tête toute troublée. Bien que je n'entende rien aux af-

aires, je crois cependant être sûr qu'en cette circonstance il agit arbitrairement, en violation de la justice et de la loi. »

Mais je ne vous laisse pas même le temps de répondre à ma première question. »

Gothard porta sur lui, en souriant, des regards pleins de franchise, et répondit avec cordialité :

« D'où vient l'intérêt que je vous porte? De votre conduite lors de notre première rencontre. Dès ce jour, j'ai éprouvé de l'affection pour vous; maintenant je vous suis attaché de tout mon cœur, car je sais que vous êtes malheureux, et que vous devez souffrir d'autant plus que vos chagrins proviennent d'une cause si misérable et néanmoins si douloureuse pour un cœur noble et fier. »

Charles se lut; mais quelle éloquence dans ses regards! Ses yeux noirs pleins de feu, d'énergie et de gravité, rappelaient ceux d'Hermann. Gothard croyait à lire en traits distincts tous les mouvements successifs de l'âme du baron; mais parfois un sombre nuage venait, comme un voile, lui fermer l'intérieur du mystérieux sanctuaire.

M^{lle} EMILIE CARLEN.

(La suite au prochain numéro.)

Nous sommes heureux de pouvoir signaler à l'attention de nos lecteurs une précieuse découverte de M. CHALMUS, parfumeur, à Rouen, qui, par ses incontestables et nombreuses qualités, a attiré sur son atelier la bienveillance de nos dames; le produit merveilleux est la *Pommade d'Archaëlaines*; il active avec vigueur la croissance des cheveux, leur donne du brillant, de la souplesse, et leur empêche de blanchir en en faisant un usage journalier.